



POUR elle

JOHANNA
LINDSEY

Apparence
TROMPEUSE

AVENTURES & PASSIONS

Apparence trompeuse

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Samantha

N° 2533

Esclave et châtelaine

N° 2925

La révoltée du harem

N° 2956

La fiancée captive

N° 3035

Les feux du désir

N° 3091

La viking insoumise

N° 3115

Un si doux orage

N° 3200

Un cœur si sauvage

N° 3258

Épouse ou maîtresse ?

N° 3304

Captifs du désir

N° 3430

Une fiancée pour enjeu

N° 3593

Paria de l'amour

N° 3725

Si tu oses me quitter

N° 4318

Pour toujours dans tes bras

N° 4425

Brûlés par le désir

N° 4636

En proie à la passion

N° 5489

Héritier malgré lui

N° 5848

Un cow-boy pour deux

N° 7311

LES FRÈRES MALORY

1 – Le séducteur impénitent

N° 3888

2 – Tendre rebelle

N° 4003

3 – Passagère clandestine

N° 3778

4 – Magicienne de l'amour

N° 4173

5 – Une femme convoitée

N° 4879

6 – La faute d'Anastasia

N° 5707

7 – Voleuse de cœur

N° 8150

8 – Les trésors du désir

N° 8343

9 – Confusion et séduction

N° 9824

10 – Mariés par devoir,
amants pour toujours

N° 9832

JOHANNA
LINDSEY

Apparence trompeuse

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Plasait*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
ALL I NEED IS YOU

Éditeur original
Published by arrangement with Avon Books,
a division of the Hearst Corporation, New York

© Johanna Lindsey, 1997

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1999

1

Texas, 1892

Je me fiche complètement que tu sois en partie propriétaire du ranch, il est hors de question que tu l'exploites toi-même !

— C'est injuste ! Vous laisseriez Tyler le faire s'il était là.

— Tyler est un homme, à présent. Tu n'as que dix-sept ans, Casey.

— C'est incroyable ! Tyler est un homme, alors qu'il a un an de plus que moi ! Savez-vous que bien des femmes de mon âge sont déjà mariées et mères de trois enfants ? Ce n'est pas assez adulte pour vous ? À moins que ce ne soit simplement parce que je suis une femme ? Vous mériteriez que je ne vous adresse plus jamais la parole !

— J'en serais plutôt soulagé, figure-toi !

En fait, ni l'un ni l'autre ne pensait un mot de ce qu'il disait. En voyant son mari et sa fille échanger des regards noirs de colère, Courtney Straton poussa un bruyant soupir dans l'espoir d'attirer leur attention. En vain. La discussion s'était envenimée et quand Chandos et Casey étaient dans cet état, il était inutile d'essayer d'être subtile.

La pomme de discorde n'était pourtant pas nouvelle. Depuis la mort de Fletcher Straton, l'année précédente, le sort du ranch Bar M était en suspens. Il aurait dû revenir de droit à Chandos, mais Fletcher, connaissant son

fil, avait stipulé dans son testament que, s'il refusait l'héritage, le ranch appartiendrait en parts égales à ses trois petits-enfants. Et c'était ce qui s'était passé.

Chandos n'avait pas besoin du ranch. Par défi, pour montrer à son père qu'il était aussi fort que lui, il avait décidé de faire fortune sans son aide, et il avait réussi. S'il régnait sur un peu moins d'hectares, il possédait autant de têtes de bétail et sa maison, presque un manoir, était deux fois plus grande que celle de Fletcher.

Ensemble, les ranches Bar M et K C représentaient le plus vaste domaine du Texas. Comme ils appartenaient au père et au fils, tout le monde les considérait comme une entité. Tout le monde sauf les principaux intéressés. Et à présent, seul Chandos insistait pour qu'ils restent distincts.

Mais cela ne voulait pas dire que Casey devait gérer le Bar M ! Chandos avait un tempérament explosif, et l'entêtement de sa fille l'exaspérait.

Ils se ressemblaient bien, ces deux-là ! Les garçons, Tyler qui avait dix-huit ans, et Dillon, âgé de quatorze ans, étaient tous les deux blonds, tandis que Casey tenait de son père ses cheveux noirs comme le jais et sa haute taille – avec son mètre soixante-quinze, elle était l'une des filles les plus grandes du comté.

De sa mère, elle n'avait hérité que les yeux, des yeux d'ambre, brillants, lumineux.

Bien qu'elle se prétendît femme, qu'elle *fût* une femme selon les critères de l'Ouest où les filles se mariaient jeunes, elle avait gardé la longue et mince silhouette d'une adolescente.

On l'aurait trouvée fort jolie si elle était demeurée en place assez de temps pour qu'on pût s'en apercevoir. Car le problème, avec Casey, c'est qu'elle bougeait sans cesse. Assise ou debout, elle ne restait pas un instant immobile. Elle s'agitait, parlait avec les mains, se déplaçait à longues enjambées masculines.

Mais pour peu qu'on la surprît dans un instant de calme, on remarquait ses grands yeux clairs, la

perfection de sa peau hâlée, la finesse de son nez. Ses sourcils étaient légèrement trop épais, son menton un peu trop volontaire – comme celui de son père – mais la belle structure de son visage le faisait oublier.

Elle jouissait également d'une fantastique capacité à cacher ses émotions et, quand elle l'avait décidé, il devenait impossible de savoir ce qu'elle ressentait ou pensait.

Ce qui n'était pas le cas pour l'instant ! Mais Casey, à l'instar de Chandos, était fin stratège. Quand une tactique échouait, elle en essayait une autre.

— Le ranch a besoin d'un gestionnaire, déclara-t-elle posément.

— Sawtooth s'en sort très bien.

— Sawtooth a soixante-sept ans. Il avait pris sa retraite et vivait tranquillement sur sa petite concession quand grand-père est mort. Il a accepté de s'occuper du ranch seulement le temps que vous trouviez un régisseur. Mais personne n'a voulu de cette responsabilité à moins de partager les bénéfices, et vous-même avez refusé d'exploiter la propriété.

— J'ai ma dose de problèmes ici ! Je n'ai pas le temps de...

— Moi, si. Et je peux le faire. Vous savez d'ailleurs que j'en suis capable. Le ranch m'appartient pour un tiers, j'ai parfaitement le droit...

— Tu n'as pas encore dix-huit ans, Casey.

— Quel rapport ? D'ailleurs, je les aurai dans quelques mois, et...

— Et il sera temps que tu songes à te marier, à fonder un foyer. Ce qui se révélera tout à fait impossible si tu passes tout ton temps les pieds dans la bouse de vache.

La jeune fille émit un ricanement méprisant.

— Le mariage ! Il s'agit seulement de quelques années, papa, en attendant que Tyler ait terminé ses études. Grâce à vous, je sais parfaitement comment fonctionne un ranch, vous m'avez tout appris.

— J'aurais été mieux inspiré de m'abstenir, marmonna Chandos.

— Allons donc ! intervint finalement Courtney. Tu voulais qu'elle soit capable de maîtriser n'importe quelle situation au cas où tu ne serais pas à ses côtés pour l'épauler.

— Exact ! Si je n'étais pas là...

— Je veux diriger le ranch, et vous ne m'avez pas donné une seule bonne raison d'y renoncer ! insista Casey.

— Tu as sans doute mal écouté, ma petite fille, rétorqua Chandos, les sourcils froncés. Tu es trop jeune. Tu es une femme, et les quelque quarante ouvriers agricoles du ranch Bar M refuseront de t'obéir. En outre, tu es dans une période de ta vie où il serait convenable de chercher un mari. Or, tu ne le trouveras pas si tu passes tes journées le nez dans les livres de comptes du ranch, si tu rentres à la maison chaque soir sale et trempée de sueur.

Casey était écarlate. Sans doute de colère, mais c'était difficile à dire.

— Encore le mariage ! Durant ces dernières années, je n'ai pas rencontré un homme qui vaille la peine qu'on s'y attarde. À moins que vous ne souhaitiez me voir épouser le premier venu ? Dans ce cas, ce n'est pas un problème. J'irai en prendre un au lasso dès demain, si c'est la condition pour...

— Ne sois pas insolente !

— Je suis on ne peut plus sérieuse, s'entêta Casey. Vous laisseriez mon époux diriger le ranch, n'est-ce pas ? Vous trouveriez ça tout à fait normal ? Eh bien, je vais vous présenter un candidat pas plus tard que...

— Il n'en est pas question ! Tu ne te marieras pas simplement pour avoir accès à ces satanés registres...

— J'y ai accès depuis des mois, papa. Sawtooth est à moitié aveugle, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Dès qu'il voit des colonnes de chiffres, il est pris d'atroces migraines.

Cette fois, c'était Chandos qui virait à l'écarlate, et sous l'effet de la fureur, sans aucun doute.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas tenu au courant ?

— Peut-être parce que chaque fois que Sawtooth vient ici, vous êtes occupé ailleurs. Peut-être parce que vous ne passez jamais au Bar M pour savoir ce qu'il a à vous dire. Peut-être parce que vous ne vous intéressez pas du tout au sort du ranch. Vous seriez même enchanté de le voir tomber en décrépitude, maintenant que grand-père est mort !

— Casey ! s'indigna Courtney.

Mais déjà la jeune fille avait pâli. Cette fois, elle était allée trop loin, elle en était consciente. Et, avant que son père ait eu le temps de réagir, elle sortit en courant de la pièce.

Courtney entreprit de persuader son mari que Casey s'était laissé emporter et qu'elle ne pensait pas ce qu'elle avait dit. Les dents serrées, il claqua la porte du salon et se dirigea vers les écuries.

C'était bien dommage. Chandos n'aurait pas dû laisser la discussion se terminer ainsi. Casey en était à coup sûr bourrelée de remords, bien qu'elle soit toujours aussi déterminée à obtenir gain de cause.

Il aurait pu essayer de lui faire clairement comprendre ses raisons, lui expliquer qu'il ne voulait pas qu'elle connaisse la douleur d'un échec prévisible.

Les cow-boys qui travaillaient pour l'instant au ranch l'accepteraient parce qu'elle était la petite-fille de Fletcher. Mais pas les nouveaux, l'affrontement serait inévitable. Ç'aurait peut-être été différent avec une femme plus âgée, une veuve, par exemple. Mais ce n'était pas le cas. La plupart des hommes refuseraient purement et simplement d'obéir à une gamine.

Malheureusement, Chandos n'avait pas parlé de tout ça. Il allait falloir que Courtney l'explique elle-même à sa fille.

Mais d'abord, elle allait lui laisser un jour ou deux pour se calmer. Casey était tout à fait imprévisible quand elle était contrariée.

2

Après être sortie du salon comme une tornade, Casey se réfugia dans la véranda, généralement déserte à cette heure de la matinée.

Une terrasse courait tout le long de la maison, meublée de tables, de fauteuils, de deux balancelles fabriquées par son père, et ornée d'innombrables pots de fleurs que sa mère soignait avec amour et qui dissimulaient les crachoirs indispensables aux ouvriers agricoles.

Les doigts crispés sur la rambarde, Casey laissa son regard errer sur les terres qui s'étendaient à l'infini devant elle. Les terres des Straton : de vastes plaines, quelques collines, des bouquets de verdure autour des points d'eau, les cactus et la faune typiques du Texas. Une forêt bordait les propriétés vers le nord, mais on ne la voyait pas depuis la maison. Un ruisseau séparait les deux domaines, et, vers le sud, ils partageaient un lac regorgeant de perches. Une région sauvage, magnifique. Pourtant, en cette belle matinée, Casey était indifférente à cette splendeur.

Elle n'aurait pas dû parler ainsi à son père. Mais c'était sa faute, il était si entêté ! Et il était pénible de bouillir à la fois de colère et de culpabilité...

Son père lui avait toujours donné l'impression de ne guère se soucier du ranch Bar M. Il ne voulait rien avoir de commun avec ce qui appartenait à Fletcher Straton, tout le monde le savait. Pourtant, Casey avait toujours

aimé son grand-père. Et elle ne comprenait pas pourquoi ils n'avaient jamais enterré la hache de guerre, pourquoi ils ne s'étaient pas réconciliés, après toutes ces années. Fletcher avait fait bien des efforts dans ce sens, mais Chandos s'était montré inflexible.

Casey connaissait l'histoire par cœur, évidemment.

Meara, l'épouse de Fletcher, l'avait quitté, apparemment parce qu'il lui était infidèle, en emmenant leur fils avec elle. Fletcher les avait cherchés éperdument afin de les ramener à la maison, mais ils semblaient avoir disparu de la surface du globe.

Il avait eu le fin mot de l'histoire des années plus tard, quand Chandos avait fait irruption au ranch. Il avait eu de la chance qu'on ne lui tire pas dessus à vue ! Il montait un cheval pie, était vêtu de daim, portait ses longs cheveux noirs tressés. Il avait toute l'apparence d'un Indien, mis à part ses yeux d'un bleu profond. Les yeux de Meara, grâce auxquels son père l'avait reconnu.

À en croire Fletcher, Meara l'avait quitté sur un coup de tête, sans prendre aucune précaution. Son fils et elle avaient été capturés par les Kiowas, puis vendus à un Comanche. Heureusement pour eux, le jeune guerrier avait pris Meara pour épouse et adopté Chandos. De cette union devait naître quelques années plus tard une petite fille, Plume Blanche, la demi-sœur que Chandos adorait.

Lui-même n'était qu'un enfant à l'époque où ils avaient été pris par les Indiens. Dix ans plus tard, à dix-huit ans, alors qu'il était prêt à assumer sa place d'adulte au sein de la tribu, Meara l'avait envoyé voir son père. Elle tenait à ce qu'il connaisse le monde des Blancs.

C'était une erreur. Il avait obtempéré parce qu'il obéissait toujours à sa mère qu'il respectait infiniment, mais sa décision était déjà prise. Élevé par les Comanches, il se considérait comme un des leurs.

Néanmoins il n'était pas opposé à l'idée d'apprendre tout ce qu'il pourrait des Visages pâles, comme il les

appelait à l'époque. Le principe « connais ton ennemi » n'était pas l'apanage des Blancs.

Il y avait cependant un problème : Fletcher, fou de joie de retrouver son fils, était persuadé que celui-ci était revenu vivre près de lui, et il ne comprenait absolument pas l'hostilité du jeune homme. Têtu, agressif, autoritaire, Fletcher avait renforcé cette hostilité au lieu de la vaincre.

Ils se disputaient constamment, tandis que Fletcher essayait de faire rentrer Chandos dans le moule du fils idéal. Seulement, celui-ci n'était plus un enfant !

Le point de rupture fut atteint le jour où Fletcher ordonna à ses hommes de s'emparer de lui pour couper ses cheveux. Quelle bagarre ! racontait Fletcher. Chandos avait blessé plusieurs ouvriers, et puis il était parti. Il y avait alors trois ans qu'il s'était présenté au ranch. Fletcher avait pensé qu'il n'aurait plus jamais de ses nouvelles.

Plus tard, il devait découvrir que Chandos était retourné dans sa tribu pour trouver les siens massacrés par un groupe de Blancs, sa mère et sa sœur violées et égorgées. Il apprit que le drame s'était déroulé le jour même où il revenait vers elles.

Durant quatre ans, avec les quelques survivants indiens, ils avaient traqué les meurtriers. Leur vengeance avait été aussi sauvage que la tuerie de la tribu.

Puis Chandos avait rencontré Courtney.

Ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre au premier regard, et Chandos avait fini par prendre la décision de s'installer sur le domaine appartenant à la famille de sa fiancée, une propriété qui jouxtait celle de son père. Il voulait prouver à ce dernier qu'il s'en sortirait aussi bien sans son aide. Fletcher lui avait donné de l'argent qu'il déposa dans une banque de Waco sans y toucher. Il n'y toucherait certainement jamais. Ce que Chandos réalisait, il le réalisait tout seul.

Chandos et Fletcher, le fils et le père, n'étaient pas arrivés à faire la paix. Et bien que Fletcher soit mort,

désormais, Chandos n'était pas parvenu à oublier ses rancœurs. Pourtant un jour les deux ranches ne feraient plus qu'un, par la voie normale des successions, ce qui devait exaspérer Chandos. Sans doute était-ce la raison pour laquelle il préférait le voir péricliter plutôt que correctement exploité.

Quoi qu'il en soit, Casey avait eu tort de prononcer ces mots blessants. Elle pouvait penser ce qu'elle voulait, mais le formuler était une injure de la pire espèce. Or elle n'avait jamais insulté son père auparavant.

Quelqu'un s'approchait, mais elle n'entendit rien.

— Vous aurez recours aux larmes, maintenant, Miss Casey ?

Elle n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qui était là. Elle était devenue très proche de Sawtooth, depuis la mort de son grand-père. Assez pour qu'il n'hésite pas à la questionner et qu'il s'attende à recevoir des réponses.

— À quoi cela servirait-il ? demanda-t-elle, tendue.

— M'est avis que ça a jamais servi à rien, sauf à mettre un homme mal à l'aise. Alors, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Prouver à mon père que je n'ai pas besoin d'un mari pour m'en sortir, que je peux me débrouiller sans avoir tout le temps quelqu'un accroché à mon tablier.

Le vieil homme pouffa.

— J'aimerais bien vous voir avec un tablier !... Mais comment allez-vous y réussir ?

— En prenant un travail qui n'est pas fait pour les femmes, répondit Casey.

— Y a beaucoup de boulots qui sont pas faits pour les femmes, dans le coin !

— Je veux dire *vraiment* pas pour les femmes. Dangereux, peut-être, ou trop dur physiquement. Est-ce qu'il n'y a pas eu une fille – elle s'appelait Oakley, je crois – qui a été meneuse de troupeaux, et même éclaireur de pointe pour l'armée ?

— À ce qu'on dit, cette femme était plus virile que beaucoup d'hommes, et elle s'habillait comme eux. Mais où voulez-vous en venir ? Vous n'avez tout de même pas l'intention de faire une bêtise de ce genre ?

— Bêtise ou non, c'est une question de point de vue. Ce que je veux, c'est agir. Père ne va pas changer d'avis par miracle. Il a la tête dure, et nous savons d'où il tient ce trait de caractère, n'est-ce pas ?

Sawtooth eut un petit rire. Il avait bien connu Fletcher !

— Je n'aime pas trop ça, protesta-t-il cependant.

— Eh bien, tant pis ! bougonna Casey. Je ne demandais pas la permission. Je ne m'attendais pas non plus à avoir besoin de faire mes preuves, alors que père connaît mes capacités. Mais il faut que je réfléchisse un peu.

— Dieu merci ! Ça me dit rien de bon quand vous agissez par impulsion.

3

Il y avait un feu, là-bas. Un feu de camp – du moins, Damien Rutledge l’espérait-il, parce que cela indiquerait une présence humaine ; or, il n’avait pas vu âme qui vive depuis deux jours. Il se serait contenté de n’importe qui, simplement quelqu’un de capable de lui indiquer la direction de la ville la plus proche.

Il était complètement perdu. On lui avait dit que l’Ouest était civilisé, ce qui pour lui voulait dire habité. Des gens. Des bâtiments. Pas des kilomètres et des kilomètres de désert.

Il aurait dû se douter en voyant les villes qu’il traversait devenir de plus en plus petites, que cette région ne ressemblait à rien de ce qu’il connaissait. Mais il ne s’en était pas soucié tant qu’il était dans le chemin de fer en provenance de New York City... Jusqu’à ce qu’il arrive dans le Kansas. Là, les choses s’étaient compliquées.

D’abord à cause du train. Le « Katy », comme on appelait familièrement le chemin de fer du *Missouri, Texas & Kansas*, ne fonctionnait pas cette semaine-là parce qu’à la suite d’une attaque de brigands, les rails étaient endommagés sur une cinquantaine de mètres, ainsi que la locomotive. Toutefois une diligence pouvait le mener à la ville suivante où il attraperait un autre train. Ce serait juste un détour. Mais on avait oublié de mentionner que cette diligence n’avait pas servi depuis cinq ans, la ligne de chemin de fer l’ayant rendue obsolète.

Les gens qui voyageaient avec lui avaient préféré attendre que les réparations soient terminées, mais Damien était impatient de poursuivre sa route. Erreur fatale ! En voyant qu'il était le seul passager, il aurait pu penser qu'il y avait une bonne raison pour que ses compagnons renoncent à emprunter ce véhicule délabré.

D'autres diligences parcouraient encore le Kansas dans des régions que le train ne desservait pas, et elles avaient dernièrement connu une recrudescence d'attaques à main armée. Mais cela, Damien ne l'apprit qu'au cours d'une halte, quand le cocher se mit à raconter sa vie pendant que les chevaux s'abreuvaient...

Au moins, quand il entendit les coups de feu, sut-il tout de suite de quoi il s'agissait. Le cocher, au lieu de s'arrêter, tenta de semer leurs attaquants, décision absurde avec une voiture aussi mal en point. Il finit par quitter la route, pour une raison que Damien ignorerait sans doute toujours. Des kilomètres de paysage défilèrent devant ses yeux à une vitesse infernale, ponctués de coups de feu, puis le véhicule s'arrêta si brusquement qu'il fut projeté sur le plancher. Sa tête heurta la poignée de la portière et il perdit tout contact avec le monde extérieur durant plusieurs heures.

Il fut sans doute sorti de l'inconscience par le martèlement de la pluie sur le toit de la diligence. Il faisait nuit et, quand il parvint à s'extraire du véhicule qui avait versé sur le flanc, il s'aperçut qu'il était absolument seul au beau milieu de... nulle part.

Les chevaux avaient été volés, ou bien ils s'étaient enfuis, le cocher n'était plus là. Avait-il été tué, avait-il glissé dans le ravin ? À moins que les bandits ne l'aient capturé, ou qu'il soit parti à pied chercher du secours... Damien ne le saurait jamais.

La pluie le lava du sang qui avait coulé de sa blessure, tandis qu'il rassemblait ses affaires éparpillées et les remettait dans son sac de voyage.

Il passa la fin de cette horrible nuit à l'intérieur du véhicule afin de rester au sec. Malheureusement, il se réveilla à midi, heure à laquelle le soleil ne pouvait lui fournir aucune indication sur la direction à emprunter. Même les traces de roues de la diligence avaient été effacées par la pluie torrentielle.

On lui avait volé sa montre, ainsi que l'argent qu'il gardait dans ses poches et son sac. Par bonheur les billets qu'il avait glissés dans la doublure de sa veste étaient toujours là, maigre consolation dans cette désastreuse situation.

Il découvrit un bidon d'eau au fond de la diligence et emporta aussi un vieux plaid moisi qu'il apprécia grandement quand il s'aperçut, à la nuit tombée, qu'il n'avait pas rencontré un seul être humain.

Il essayait de se diriger vers le sud, mais sans être très sûr de lui, car le chemin qu'ils avaient emprunté décrivait de nombreux lacets. Peut-être était-il trop à l'est, ou trop à l'ouest, peut-être passait-il à côté de la ville où il voulait se rendre sans la voir... Il aurait aimé retrouver la route, mais il n'eut pas cette chance.

À la fin de la première journée, il avait faim et commençait à s'inquiéter sérieusement. Il ne possédait aucune arme susceptible de tuer un éventuel gibier. En bon citoyen, il n'avait jamais imaginé que ce pût être nécessaire.

Il tomba enfin sur un petit point d'eau où il put se débarrasser des dernières traces de sang qui poissaient ses cheveux. Il en profita pour se changer et enfiler des vêtements propres, bien qu'encore humides, avant de s'endormir, l'estomac dans les talons.

La douleur lancinante causée par sa plaie à la tête s'atténua quelque peu le lendemain, mais il avait des ampoules aux mains à cause de son sac de voyage et ses chaussures de ville lui blessaient les pieds. Et puis il était à court d'eau.

Aussi se sentait-il dans un état lamentable...

C'était pur hasard s'il avait aperçu la lueur du feu juste au moment où il avait décidé de se rouler dans sa couverture mitée pour la nuit. Mais elle était si loin qu'il se demandait s'il ne s'agissait pas d'une illusion d'optique... Enfin la lumière se précisa, grandit, c'était bien un feu de camp. Puis Damien sentit l'odeur du café, celle de la viande en train de rôtir, et son estomac émit un gargouillement sonore.

Il se trouvait à quelques mètres du salut quand il sentit le froid du métal contre sa nuque, entendit le cliquetis d'un chien que l'on arme. Il s'immobilisa aussitôt.

— On ne vous a jamais dit qu'il fallait vous manifester avant d'approcher d'un campement ?

— Il y a deux jours que je suis perdu dans ce désert, répondit Damien, épuisé. Et, non, je ne savais pas qu'il était recommandé de crier avant de demander de l'aide.

Le silence qui suivit était éprouvant pour les nerfs.

— Je ne suis pas armé, ajouta-t-il.

Un autre cliquetis, puis le bruit du métal contre l'étui de cuir.

— Désolé, monsieur, mais on n'est jamais assez prudent, dans cette région.

Damien fit volte-face pour affronter son sauveteur – du moins celui qu'il espérait susceptible de le ramener à la civilisation. Et il fut sidéré de découvrir devant lui un jeune garçon. À peine un adolescent, plutôt menu, aux joues lisses de bébé. Il n'avait sans doute guère plus de quinze ans, et il était vêtu d'un pantalon de toile, de mocassins de daim montant jusqu'aux genoux, d'un poncho brun sur une chemise bleue, d'un bandana rouge noué autour du cou.

Le holster était dissimulé par le poncho, et le garçon portait un de ces chapeaux à large bord si fréquents dans la région, sur une chevelure sombre mal entretenue qui tombait sur ses épaules. Damien était jaugé par des yeux couleur topaze, des yeux de chat qu'il aurait trouvés beaux s'ils avaient appartenu à une jeune fille.

Dans le visage de ce gamin, ils avaient quelque chose... d'étrange.

À cause du poncho et des mocassins, il se risqua à demander :

— Aurais-je atterri dans une réserve indienne ?

— Il n'y en a pas ici, nous sommes trop au nord.

Pourquoi ?

— Je pensais que vous étiez peut-être indien.

Un sourire. Du moins cela y ressemblait-il vaguement.

— J'ai l'air d'un Indien ?

— Je n'en sais rien, je n'en ai jamais vu.

— Je m'en doute, pied-tendre.

— Mes ampoules se voient-elles donc tant ?

Le garçon le regarda un instant en silence avant d'éclater d'un rire de gorge, un rire sensuel tout à fait déconcertant. Damien ne comprenait pas la raison de cette hilarité, pourtant il était certain qu'il en faisait les frais. Certes, il devait avoir l'air plutôt grotesque, dans cet état !

Son derby avait été irrémédiablement endommagé dans l'accident et, sans couvre-chef, il se sentait nu. Bien qu'il se fût changé la veille, son costume était couvert de poussière et de teignes arrachées aux buissons. Il avait sans doute une allure épouvantable mais toujours le sens des bonnes manières.

— Damien Rutledge, troisième du nom. Ravi de faire votre connaissance.

Le garçon se contenta de hocher la tête sans prendre la main tendue.

— Vous êtes trois ? s'étonna-t-il. Peu importe. Le repas est prêt. Si vous voulez le partager, ainsi que mon campement pour la nuit, soyez le bienvenu.

Avec un demi-sourire, il ajouta :

— On dirait qu'un peu de nourriture ne vous ferait pas de mal.

Damien rougit. Son estomac ne cessait de se manifester depuis qu'il avait senti l'odeur du rôti... Mais il n'allait pas s'embarrasser de scrupules alors qu'on lui

offrait un souper ! Et bien qu'il eût un certain nombre de questions à poser, ce qui comptait d'abord, c'était manger ! Il se dirigea vers le feu sans se faire prier davantage.

En fait, il y avait deux foyers. Le plus grand dispensait une joyeuse lumière, tandis que l'autre servait à la cuisine. Un trou avait été creusé dans le sol et quatre gros cailloux supportaient un gril sur lequel rôtissait la viande. À côté se trouvaient une cafetière en fer-blanc ainsi qu'une plaque métallique où cuisaient des biscuits et chauffait doucement une boîte de haricots. Un véritable festin !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Damien quand le garçon lui tendit une assiette.

— Des poules sauvages.

Elles n'étaient pas très grosses, mais il y en avait deux et le jeune homme lui en attribua une, ainsi que la moitié des haricots et trois biscuits. Damien se jeta sur la nourriture avec un tel appétit qu'il mit un certain temps à remarquer que le garçon mangeait à même le gril.

— Je suis désolé, commença-t-il.

— Ne dites pas de bêtises ! coupa son hôte. Les assiettes sont un luxe, par ici. En outre, il y a un ruisseau dans lequel on peut se laver les mains ensuite.

Se laver ? Quelle perspective divine !

— Vous n'avez pas de savon, je suppose ?

— Pas comme vous en avez l'habitude, répliqua le jeune homme. On se sert de la boue de la rive, quand on prend un bain. Ça décape mieux que n'importe quel savon !

C'est plutôt primitif ! songea Damien. Mais toute la situation l'était – le campement à la belle étoile, l'installation rudimentaire. Cependant la nourriture était excellente, et il ne manqua pas d'en féliciter son jeune compagnon.

— Merci d'avoir partagé votre repas avec moi. Je crois que je n'aurais pas tenu bien longtemps sans me restaurer.

Un autre de ces demi-sourires, si furtif que Damien n'aurait pas juré l'avoir vraiment vu.

— Vous croyez que j'aurais tout mangé à moi seul ? Non, c'est mon petit déjeuner que vous avez avalé. Et ne vous excusez pas de nouveau. Je gagne simplement un peu de temps le matin en me contentant des restes de la veille. Mais cette fois je ne suis pas si pressé, j'attraperai bien quelques bouquins demain.

Damien ignorait ce qu'était un bouquin, pourtant il avait hâte d'y goûter. Toutefois, maintenant qu'ils avaient pour ainsi dire dîné ensemble, même si son appétit n'était pas entièrement apaisé, il retrouvait sa curiosité.

— Je n'ai pas bien entendu votre nom, commençait-il.

Les étonnants yeux jaunes se levèrent un bref instant sur lui avant de revenir à la cafetière.

— Sans doute parce que je ne vous l'ai pas dit.

— Si vous préférez...

— Je n'en ai pas, coupa le garçon. Ou je ne l'ai jamais connu.

Damien ne s'attendait pas à ça !

— Mais comment vous appelle-t-on ?

Un haussement d'épaules.

— En général, Kid.

— Ah !

Damien sourit. C'était un surnom qui revenait souvent dans le dossier qu'on lui avait fourni sur l'Ouest, mais d'habitude il était précédé ou suivi d'un patronyme.

— Comme dans Billy the Kid ?

Le jeune homme fit la grimace.

— Comme dans : « Je suis trop jeune pour le métier que j'exerce. »

— Et de quoi s'agit-il ?

Damien faillit lâcher son quart de café quand il entendit la réponse.

— Je traque les hors-la-loi.

— Je... euh... je ne vous aurais jamais pris pour un représentant des forces de l'ordre. Je veux dire, vous n'avez pas l'air de...

— De quoi ?

— D'un policier.

— Oh, vous voulez dire un shérif ? Bien sûr que non ! Qui m'élairait, à mon âge ?

C'était exactement ce que pensait Damien.

— Alors, pourquoi pourchassez-vous les malfaiteurs ? demanda-t-il poliment.

— Pour la prime, tiens !

— Et c'est lucratif ?

Il s'attendait à devoir expliquer le terme, et il fut surpris de nouveau.

— Très !

Au moins, le petit possédait un certain vocabulaire.

— Combien en avez-vous appréhendé depuis le début de votre carrière ?

— Cinq.

— J'ai vu quelques affiches, reprit Damien.

En fait, son dossier en était plein !

— N'est-il pas précisé « mort ou vif », sur la plupart d'entre elles ? poursuivit-il.

— Si vous me demandez combien de ces bandits j'ai tués, la réponse est : aucun... jusqu'à présent. Mais j'en ai blessé plusieurs, et il y en a un qui a rendez-vous avec la corde. Il se présentera sûrement devant son Créateur avant la fin de l'année.

— Et ils vous prennent au sérieux, ces criminels endurcis ?

Encore cette ombre de sourire.

— Pas vraiment, avoua le garçon. Par contre, ça, oui, ils le prennent au sérieux.

Le pistolet s'était matérialisé comme par magie dans sa main droite.

— En général, les armes à feu impressionnent, concéda Damien.

Il ne se laisserait pas berner davantage ! Le gamin était bien trop jeune pour avoir réussi tout ce dont il se vantait. Même avec quelques années de plus, Damien aurait eu des doutes. Mais les enfants adoraient fanfaronner, surtout quand on ne pouvait pas les prendre en flagrant délit de mensonge.

Cependant, il gardait un œil prudent sur l'arme. Il rendit l'unique quart au garçon pour qu'il pût se servir à son tour du café, et le pistolet disparut dans le holster.

— Vous habitez par ici ? demanda Damien.

— Non.

— Est-ce que *quelqu'un* vit dans la région ?

Son expression fit rire le jeune homme et, comme précédemment, ce rire avait une note sensuelle tout à fait troublante. Si Damien ne l'avait pas eu en face de lui, il aurait pensé qu'une femme s'était glissée dans le campement pendant qu'il regardait ailleurs. Mais l'adolescent aurait pu être qualifié de « joli garçon », aussi n'était-il pas étonnant que son rire fût en harmonie avec son visage.

Il chassa ces réflexions quand son hôte reprit :

— Vous êtes bien loin des chemins fréquentés, monsieur Rutledge.

— Sans blague ! rétorqua Damien, ironique. Mais vous savez où nous sommes, j'espère ?

— À un jour ou deux de Coffeyville, sans doute.

Ce nom ne disait rien à Damien. Il savait seulement que ce n'était pas là qu'il devait se rendre. La diligence l'avait probablement emmené plus au sud qu'il ne le pensait avant de verser, et il avait dû dépasser sa destination.

— C'est la ville la plus proche ?

— Je n'en sais rien, et c'est pas mon problème.

— Alors, que faites-vous ici ?

— J'ai un truc à faire à Coffeyville. Du moins je l'espère.

Vu sa façon bourrue de répondre, le garçon n'appréciait guère les questions, mais Damien, de son côté,

était content d'avoir quelqu'un à qui parler. Alors, tant qu'on ne lui dirait pas de se mêler de ce qui le regardait...

— J'espère que je n'ai pas tourné en rond... Sommes-nous au moins proches d'une route ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Je les évite autant que possible. Comme ça, on rencontre moins de gens, et il se trouve que j'aime voyager seul.

Un peu brutal ! Damien sentit le sang lui monter aux joues.

— Désolé de vous avoir dérangé, mais je suis vraiment perdu.

— Comment est-ce arrivé ? demanda le Kid. Votre monture s'est débarrassée de vous ?

De toute évidence, l'adolescent se figurait que Damien était incapable de tenir sur un cheval, aussi répliqua-t-il d'un ton un peu pincé :

— Non. Je voyageais par la diligence. Et avant que vous me demandiez si je suis tombé par la fenêtre...

— Je vous en prie, monsieur, coupa Kid. Ne vous vexez pas pour une simple question. Vous en avez beaucoup posé, vous aussi ! Vous êtes arrivé ici à pied, il est donc logique de penser que votre cheval vous a lâché, ou qu'il vous a désarçonné. Il est quand même rare que les gens qui voyagent en diligence finissent à pied.

Damien soupira. Effectivement, c'était une déduction logique. Et sa migraine revenait. Cependant, il n'avait pas l'intention de s'excuser encore une fois.

— La diligence a été attaquée, expliqua-t-il. Le cocher a essayé d'échapper aux bandits en quittant la route mais la voiture a versé et j'ai été blessé dans l'accident. Quand je suis revenu à moi, le cocher avait disparu, les chevaux aussi, et on m'avait dévalisé.

Le garçon parut soudain intéressé.

— Ça s'est passé quand ?

— Avant-hier.

Un long soupir déçu.

— Alors ils sont sûrement loin, maintenant !

Damien fronça les sourcils.

— Je suppose. Cela vous contrarie ?

— La *Wells Fargo* paie bien quand on pince des brigands. Et il est plus agréable d'attraper des malfrats tant qu'ils n'ont pas encore leurs portraits sur des affiches !

— Ça doit être plus facile, en effet, acquiesça Damien.

— Plus facile, non, seulement plus rapide. À vrai dire, je considère ce genre de rencontre de hasard comme un bonus, inattendu mais bienvenu. À vous, à présent, monsieur Rutledge. Qu'est-ce qui vous amène dans l'Ouest ?

— Pourquoi pensez-vous que je viens de l'Est ?

Cette fois le sourire était bien là, tandis que les yeux d'ambre parcouraient Damien de la tête aux pieds.

— Simple supposition...

Damien se renfrogna, et le jeune homme éclata de rire avant de reprendre :

— Vous êtes en train de faire un de ces voyages touristiques que vous appréciez tant, vous autres gens de l'Est ?

Damien, agacé, se laissa aller à répondre sèchement :

— Non. Je me rends au Texas pour tuer un homme.

4

Je me rends au Texas pour tuer un homme.

Ces mots ravivaient le souvenir d'une soirée de printemps, presque six mois plus tôt, cette soirée où l'univers de Damien avait volé en éclats.

Tout s'était passé à merveille, ce jour-là. Les fleurs avaient été livrées à Winnifred peu avant qu'il vienne la chercher pour dîner, la bague de fiançailles qu'il avait lui-même dessinée avait été terminée le matin même, ils étaient arrivés à l'heure au restaurant malgré les embouteillages, et le repas était somptueux. Parfait. Dès qu'il aurait raccompagné Winnifred chez elle, il ferait sa demande.

Le père de la jeune fille approuvait cette union, celui de Damien était enchanté. Un couple parfait : lui, l'héritier de *Rutledge Import*, elle, l'héritière de *C. W. & L. Company*. Un mariage, certes, mais aussi la fusion des deux plus importantes sociétés d'import-export de la ville.

Ils finissaient leur dessert quand le sergent Johnson s'était présenté à leur table. Sombre, le policier avait prié Damien de lui accorder quelques minutes d'entretien en privé. Ils étaient sortis dans le hall et, quand il en eut terminé, Damien était anéanti.

Il ne se rappelait même plus s'il avait demandé au policier de faire raccompagner Winnifred. Il s'était précipité au bureau de *Rutledge Import* où toutes les lumières étaient allumées.

Le bâtiment fermait généralement vers dix-sept heures, pourtant il arrivait qu'un collaborateur reste pour rattraper du travail en retard, et c'était souvent le cas du père de Damien... mais rarement jusqu'à cette heure avancée de la nuit. Même l'équipe de nettoyage était partie, normalement.

Les seules personnes présentes étaient des membres de la police de New York.

Le corps pendait encore au mât dans le vaste bureau. Il y avait deux mâts, un de chaque côté de la porte, où on accrochait des drapeaux durant le mois de juillet. Le reste de l'année, ils servaient de support à des plantes vertes.

Si les murs n'avaient été aussi solides, un corps n'aurait pu se balancer ainsi à une dizaine de centimètres du plancher. Mais le mât d'acier était bien scellé dans la brique, et il supportait sans fléchir les cent kilos de l'homme.

Si près du sol, et pourtant si loin ! Avec des souliers, l'homme aurait peut-être pu se tenir sur la pointe des pieds, mais il était pieds nus. Les mains n'étaient pas attachées. Ces bras puissants auraient dû se raccrocher au mât afin de soulager la tension de la corde. Une chaise était là, à portée, elle n'avait pas été renversée.

— Détachez-le.

Personne n'entendit Damien. Trois hommes se précipitèrent pour l'empêcher de pénétrer dans le bureau, jusqu'à ce qu'il donne son nom.

— Détachez-le ! répéta-t-il en hurlant presque.

Il obtint enfin l'attention d'un homme en uniforme.

— Qui êtes-vous ?

Damien n'avait pas quitté le corps des yeux.

— Je suis son fils.

Il perçut vaguement des paroles de condoléances tandis qu'on coupait la corde fatale à Damien Rutledge II, des mots sans signification qui pénétraient à peine son esprit. Son père était mort, son père, la seule personne au monde qu'il aimât profondément, sincèrement. Toute sa famille.

Sa mère s'était enfuie quand Damien était encore enfant et avait divorcé pour épouser son amant. Damien ne l'avait jamais revue et il ne le regrettait pas. Elle ne faisait plus partie de sa vie. Tandis que son père...

Winnifred ne comptait guère. Il avait décidé de l'épouser sans véritable amour, il espérait seulement qu'ils s'entendraient bien. Après tout, elle était parfaite. Belle, distinguée, raffinée, elle serait une maîtresse de maison accomplie et une mère idéale pour leurs futurs enfants. Mais à la vérité, c'était presque une étrangère pour lui.

— Suicide, entendit-il près de lui. Il a même laissé une lettre.

On agitait la « lettre » sous le nez de Damien.

Il dut faire un effort pour déchiffrer :

« J'ai essayé de m'en sortir, Damien, mais c'est au-dessus de mes forces. Pardonne-moi. »

C'était bien l'écriture de son père, un peu tremblée cependant. Et le papier était chiffonné, comme s'il avait séjourné dans une poche, ou dans un poing.

— Où l'avez-vous trouvée ? demanda-t-il.

— Sur le bureau... En plein milieu. Impossible de ne pas la voir.

— Il y a des blocs tout neufs, sur la table, fit remarquer Damien. Pourquoi le mot serait-il froissé s'il a été écrit juste avant que...

Il fut incapable de terminer sa phrase. Le policier haussa les épaules.

Un autre suggéra :

— Il l'a peut-être gardé sur lui pendant plusieurs jours, avant de prendre sa décision.

— Et il aurait apporté une corde ? Cette corde ne se trouvait pas ici.

— Alors c'est qu'il l'a bel et bien apportée avec lui. Écoutez, monsieur Rutledge, je sais qu'il est difficile d'accepter qu'un proche mette fin à ses jours, mais cela arrive, malheureusement. Savez-vous de quoi il veut parler dans le mot qu'il vous a laissé ?

— Absolument pas. Mon père n'avait aucune raison de se tuer.

— Eh bien... il ne semblait pas de cet avis.

— Vous allez vous fier aux apparences ? Vous n'envi-
sagez pas qu'il ait pu être assassiné ?

— Assassiné ? répéta le policier avec condescen-
dance. Il y a des moyens de se suicider plus rapides et
plus faciles que la pendaison. Vous savez combien de
temps on met pour mourir ainsi ? C'est long, sauf si la
colonne vertébrale se brise net, ce qui n'est pas le cas.
Et il y a aussi des moyens plus simples de commettre un
meurtre, naturellement.

— Sauf si on veut le maquiller en suicide.

— Une balle dans la tête aurait fait l'affaire. Voyons,
apercevez-vous des traces de lutte ? Et rien ne montre
que votre père ait eu les mains attachées, donc il aurait
pu se défendre. À votre avis, combien de types aurait-il
fallu pour pendre un homme de ce gabarit s'il résistait ?
Trois, au moins. Et pourquoi ? Dans quel but ? Votre
père gardait-il de l'argent dans son bureau, ou des
objets de valeur ? Avait-il des ennemis ?

Les réponses étaient toutes négatives, mais Damien
ne prit pas la peine de le préciser. Les policiers avaient
tiré leurs propres conclusions, il ne les ferait pas chan-
ger d'avis. D'ailleurs il ne pouvait leur en vouloir. Pour-
quoi creuseraient-ils au-delà des apparences alors qu'ils
pouvaient classer l'affaire et passer à la suivante ? Ten-
ter de les convaincre qu'il s'agissait bel et bien d'un
crime serait une perte de temps pour tout le monde.

Pourtant il avait essayé. Il avait passé deux heures à
argumenter, jusqu'à l'arrivée du coroner. Alors les poli-
ciers avaient tous trouvé une bonne excuse pour se reti-
rer, non sans avoir assuré qu'ils poursuivraient
l'enquête, ce à quoi Damien n'avait pas cru une minute.
Ils auraient promis n'importe quoi pour filer.

Il était minuit quand Damien était rentré dans le
vaste manoir qu'il partageait avec son père, une
demeure immense, trop grande pour deux personnes.

C'était la raison pour laquelle Damien avait continué à y habiter une fois adulte. Ils s'entendaient bien, tous les deux. Jamais ils ne se dérangeaient mutuellement, pourtant ils étaient là l'un pour l'autre quand ils en avaient besoin.

La maison, ce soir-là, lui sembla... atrocement vide. Finis les petits déjeuners avec son père avant de partir au bureau. Jamais plus il ne le retrouverait dans la bibliothèque, le soir, pour lire et discuter des auteurs classiques. Jamais plus ils ne parleraient de leurs affaires après le souper. Jamais plus...

Les larmes étaient enfin venues, brûlantes, douloureuses, intarissables, et Damien n'avait même pas essayé de les refouler. Les domestiques étaient couchés, personne ne serait témoin de sa faiblesse, lui d'habitude si parfaitement maître de ses émotions.

Il se servit un cognac mais ne put l'avalier tant il avait la gorge serrée.

Il avait une seule idée en tête : découvrir ce qui s'était réellement passé. Contre toute évidence, son père n'avait pu se suicider. Certes il n'y avait aucune trace de lutte, pourtant Damien était sûr qu'on l'avait tué. Il le connaissait trop bien !

Damien Senior n'était pas homme à tergiverser, à feindre. Il ne mentait jamais parce qu'il en était incapable, il se trahissait chaque fois qu'il essayait. S'il avait eu un problème grave, désespéré, Damien n'aurait pu l'ignorer.

Non. Ils préparaient le mariage. Ils avaient même parlé d'aménager l'aile ouest du manoir afin que les jeunes époux soient plus indépendants s'ils décidaient d'y vivre. Et le père de Damien espérait bien avoir des petits-enfants !

En outre, Damien Senior était sincèrement heureux de vivre. Peu désireux de se remarier, il avait une maîtresse qu'il entretenait confortablement. Il avait hérité de la firme paternelle qu'il avait su faire fructifier, et il



5166

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 3 novembre 2014

Dépôt légal : novembre 2014
EAN 9782290082218
OTP L21EPSN001159N001

1^{er} dépôt légal dans la collection : mai 2007

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion